



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

4 mai 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

4 mai 1907.

On va vendre l'atelier de Fritz Thaulow et je viens de feuilleter le catalogue avec mélancolie. *Route de Beaulieu, Moulins en Hollande, le Pont d'Avila, Chapelle à Edam, Norvège, vingt degrés de froid...* Toute l'œuvre du peintre, au fur et à mesure que lentement je tournais les pages, repassait sous mes yeux.

Il faut avoir approché l'homme et l'artiste pour les regretter avec cette nuance de prédilection qui s'attache aux morts dont la bonté, le talent, la personne formaient un ensemble particulièrement harmonieux de pittoresque sympathique et ingénu. Thaulow fut un de ceux-là. Taillé en colosse, il portait haut sur ses épaules une tête ronde d'antique aux cheveux ras. Nul n'eût été surpris de le rencontrer ceint d'une traînante peau de lion et chez lui, dans le porte-cannes,

on cherchait la massue. C'était Hercule. Mais un Hercule pacifique à la voix douce, au visage de tendresse, aux prunelles pâles et claires de rêveur, filant, je veux dire travaillant en paix aux pieds de la digne et touchante Omphale qui partageait si noblement sa vie, sa femme qu'il aimait de tout son cœur.

J'ai souvenir, entre autres, d'une inoubliable journée vécue avec Thaulow, au milieu des siens, en ce pays de Dordogne dont il a rendu si puissamment la chaude et molle séduction. Je le revois développant avec orgueil sa large poitrine de podestat faite pour les colliers d'or, debout sur ses fortes et fines jambes de lansquenets serrées dans le bas de laine rayée, ou bien nous fatiguant en promenade par ses pas de sept lieues, ou bien assis sur le pliant devant l'étude commencée d'où l'eau jaillissait tout à coup, si réelle que l'on avait envie d'y tremper sa main ou d'en approcher un gobelet pour le remplir. A chaque coup de pinceau il semblait, avec sa barbe et son front bibliques, un Moïse frappant le rocher.

Et puis, après le travail, c'était dans le salon plein d'ombre, de calme et de fraîcheur, la séance de musique. Thaulow prenait son violoncelle et jouait. Il jouait avec respect de vieux airs. La bouche entr'ouverte, écoutant déjà des yeux, ses beaux enfants l'entouraient. Mme Thaulow admirait, parfaitement heureuse. Ah ! l'exquis tableau ! Journées bénies ! Reliques de la vie ! Des

abeilles entraient, disaient un mot, sortaient en bonne amitié... On ne savait plus si c'était elles ou les cordes de l'instrument qui faisaient ce divin murmure. Dans la cour, un chat persan rêvait de mésanges déchirées, sous un laurier-rose. Des pigeons, aux blancheurs eucharistiques, venaient se poser sur le bord de la fenêtre ouverte et restaient là, quelque temps, approuvant du bec. Aux parois des cloisons, sur les meubles et à terre, partout étaient groupés et accrochés dans un savoureux arrangement des citrouilles de contes de fées, des melons d'eau, des courges, des monnaies de papes et des bruyères dans des alcarazas, des feuillages desséchés aux tons choisis, tout ce qui pouvait être la joie délicate et saine, l'allégresse des regards... Et en même temps que les thyrses du maïs et les oranges dans les plats verts, ainsi que les citrons sur du papier bleu, donnaient à la pièce aux murs blanchis un caractère espagnol de posada, la musique de Bach et les personnages, la plus jeune des filles du peintre avec ses petites nattes serrées pendantes par devant, la sérénité maternelle de Mme Thaulow, et le bon géant, enfin, courbé sur le violoncelle à la patine de châtaigne, tout cela évoquait irrésistiblement des douceurs familiales de très ancienne vie allemande.

\*  
\* \*

A peine entrés et assis l'autre jour, à l'Acadé-

mie, nous nous sommes levés, et notre directeur, Henry Houssaye, comme si nous étions au bord même de la tombe d'André Theuriet, a dit en quelques mots de touchante et sobre simplicité la tristesse que nous causait la perte subite de ce très regretté confrère. Et puis, aussitôt, nous sommes partis. En nous en allant, nous traversons, pensifs et moins immortels qu'à l'arrivée, la galerie des bustes.

— Au fond, disait Faguet dans l'escalier, qu'est-ce que l'Académie? En majeure partie un choix de vieillards qui se réunissent pour se regarder mourir. Rien de plus triste.

Nous parlâmes quelques instants de celui qui ne nous parlerait plus. Tous rendaient hommage à son talent de poète rural, aux pures et saines émotions campagnardes qu'il avait chantées. On rappela le gentil surnom de Theuriet-sous-Bois qui lui convenait si bien. Il nous coûtait d'être forcés de nous dire que sa silhouette de vieux garde forestier allait s'éloigner... se perdre à jamais dans le noir des allées ombreuses, et nous entendions encore sa voix douce, et lente quand il nous lisait des vers.

Personnellement, je me reportais avec gratitude aux jours où il m'avait fait affectueux accueil dans sa jolie maison de Bourg-la-Reine, meublée à l'ancien, où tout était soigné, frotté, propre et reluisant comme chez un bailli du temps de Sedaine, où Mme Theuriet, en fins cheveux de soie blanche bouclés, telle qu'une

grand'mère de Coypel, gouvernait avec une si bonne et malicieuse autorité... Voici la jolie maison muette et vide. Les rosiers du jardin n'ont plus leur ami. Pauvre Theuriet! Quel dommage qu'on n'ait pas pu l'enterrer en son pays d'Argonne, à quelque carrefour de forêt, sous un chêne de trois cents ans!

\*  
\* \*

Rien n'est d'un étonnement plus merveilleux que les portraits et les dessins des quinzième et seizième siècles exposés depuis quelques jours à la Bibliothèque nationale.

De midi à une heure, ou plutôt le matin, dès l'ouverture des portes, il faut être là, quand il n'y a pas encore affluence de visiteurs et que l'on peut presque avoir l'illusion que toutes ces belles choses sont à vous. Emoi délicieux des premiers pas sur le parquet des musées! Battements de cœur de l'incertitude... Perplexités du désir... Hésitation des regards attirés, aimantés partout à la fois! Il y en a trop! Par où commencer? Par Cranach ou par Lagneau? Tous vous font signe, de leurs gestes immobilisés, du coin de leurs petits yeux hardis, aigus de mystère et de pensée lointaine. Approchons-nous d'eux, le plus près possible. Nous ne leur ferons pas baisser les paupières. Ils continuent de nous percer avec leurs impitoyables prunelles claires ou sombres. L'étrange opiniâtreté de ces regards

qui ne désarment jamais devient à la longue une gêne, et ce sont eux, les morts, qui ont raison des vivants. Nous détournons la tête, troublés, et nous nous éloignons, mais pour revenir quelques minutes après, plus investigateurs, afin d'essayer de surprendre l'âme tapie derrière ces masques d'autrefois. Ils sont tellement extraordinaires qu'ils communiquent à ceux qui les observent — sans qu'ils s'en doutent — une espèce d'inquiétude vague faite de recueillement, d'angoisse, d'admiration, de crainte superstitieuse. On se parle bas devant ces énigmatiques figures, avec des façons toutes différentes de celles que l'on aurait devant une galante bousculade de Fragonard ou les plis gras d'une nuque de Watteau. C'est qu'en effet elles ne donnent pas à rire. Il se trouve qu'en prenant, chez eux, très vite, au crayon, le croquis de ces visages, l'artiste a ensuite, d'après ces notes pourtant si rapides, peint du coup les rigoureux portraits de l'époque inquiète et périlleuse où lui et son modèle vivaient, dans une atmosphère de méfiance perpétuelle, tendue et comprimée. Comme tout cela se lit couramment aux traits d'énergie fine, aux muscles des mâchoires sous le poil soigné des barbes, aux lèvres hermétiques et minces, aux cernures de maladie, de fièvre ou d'amour des orbites, aux tempes et aux creux des joues blêmes, baignées de teintes violettes, au bleuâtre réseau des veines entrecroisant, sous une peau couleur de cierge, leur

lacs fatidique ! Nul souci du décor qui pourrait retirer de l'intérêt aux physionomies, distraire et éparpiller l'attention, pas de meubles, de tableaux dans le tableau, de ces petits tours de force de nature morte, comme chez les Flamands, quoique la plupart de ces princes du portrait viennent des Flandres, et n'essayent pas de dissimuler qu'ils en ont mémoire. Non. Un fond uni, de couleur indécise, ou vert comme chez Corneille de Lyon, et tout au plus quelques accessoires de costume, sans excès, juste ce qu'il faut pour ne pas rompre la sobriété voulue et compléter cependant d'une touche sûre et serrée le personnage, accentuer son caractère ou noter sa profession. Et c'est la médaille qui retient la plume du chapeau, le collier d'orfèvrerie, le béryl de la bague, l'agate du chapelet, le pommeau de l'épée contre le daim du gant, la perle en poire sur le front de la dame ou tirant un peu la jaune oreille du mignon... En vérité, oui, depuis l'autre matin je suis hanté par ces visages méfiants et pleins de muettes réticences des Clouets, je reste sous l'observation de ces singuliers personnages de velours, accoudés raidement depuis plus de deux siècles à la fenêtre de leurs petits cadres de bois noir ou d'écaille, et qui ont tous l'air de dire : « Vous ne saurez rien. »

\*  
\* \*

Les Escholiers nous ont offert la semaine der-

nière *le Hasard du coin du feu*, de Crébillon fils. M. Nozière avait présenté en trois tableaux ces exquis et audacieux dialogues. Moins que tous autres, les lecteurs de *l'Illustration*, qui ne sont point des ingrats, n'éprouveront aucune surprise si je leur apprends que cette adaptation était d'un art sûr et parfait et que le succès en fut des plus vifs, succès qui va se prolonger, car déjà le Cercle de l'Union Artistique s'apprête, paraît-il, à donner à ses membres ce fin piment. Et voilà, une fois de plus, la preuve que l'on peut presque tout dire en sachant s'y prendre. Il suffit d'avoir reçu et gardé une bonne éducation. Nous sommes sortis l'autre soir, émerveillés du tour d'esprit des gens de ce dix-huitième si sympathiquement corrompu. Quelle verve voluptueuse et légère! Quelle délicatesse de pointe et de toucher! Quel art des mots et des sous-entendus! Je me rappelais précisément l'effroyable escarmouche que conte, je crois, Collé, dans ses Mémoires. Le vieux Crébillon et son fils étaient dans les moins bons termes. Ils ne se parlaient plus. Certain jour qu'un hasard — qui n'était pas du coin du feu — les avait réunis dans un salon à peu de distance l'un de l'autre, quelqu'un demanda à Crébillon le père, sans y mettre de malice, quel était à son avis son meilleur ouvrage.

— Ma foi, dit l'auteur de *la Conjuration de Catilina*, je serais fort en peine de dire quel est le meilleur, mais (et il désignait monsieur son

on  
ux  
ue  
qui  
ne  
on  
en  
ar  
e,  
at.  
ut  
fit  
us  
ur  
ni-  
se  
de  
s!  
ar-  
es  
nt  
nt  
ait  
un  
un  
de  
u-  
  
de  
st  
on

fil(s) voici sûrement mon plus mauvais. A quoi celui-ci, leste à la riposte :

— Ah ! tout beau, monsieur, ne soyez pas si fier. On sait bien que vos ouvrages ne sont pas de vous !